

L'AFRIQUE NOIRE ET L'AMERIQUE LATINE : QUEL RETOUR A L'HISTOIRE ?

Kouakou Laurent LALEKOU

Université Felix Houphouët Boigny (UFHB)

Fohundy08042013@gmail.com / lmoyerlk@yahoo.fr

Viviane ASSEMIEN épouse Adiko

Université Felix Houphouët Boigny (UFHB)

Assemien.adiko@gmail.com/assemienviviane@yahoo.fr

Résumé

Avec la colonisation, les puissances coloniales espagnole et française ont imposé quelque chose de totalement différent aux peuples d'Afrique noire et d'Amérique hispanique qui étaient à un stade de culture, d'expérience et d'histoire propre. Cette agression qui a permis de nier les cultures locales sur ces deux sous-continent, leur a été vendue avec une promesse : nous sommes le Progrès, imitez-nous et vous connaîtrez la prospérité, l'abondance et la civilisation. Ce mythe de l'Occident civilisateur tend à s'effondrer aujourd'hui, avec l'image d'un Occident faiseur de chaos et la propagande LGBT (Lesbiennes, Bisexuelles, Gaies et Transgenres) des dernières années. En ce moment de grand renversement des situations acquises où, l'Occident cesse d'être un modèle et semble perdre le monopole du bien, les autres peuples du monde veulent conserver leur identité, en restant dans ce qu'ils sont. Ce retour à l'histoire traduit sa reprise en main par les peuples eux-mêmes. Ce travail repose sur une étude qualitative fondée sur l'analyse des sources orales, écrites et digitales en vue d'apporter des réponses aux questions soulevées. Dans cette perspective, il analyse les modalités de la prise en main du destin de ces peuples. Ainsi, avant de montrer les limites du rêve colonial et mettre par la suite en lumière les potentiels germes de changement pour un futur local, nous allons définir le concept de « retour à l'histoire ».

Mots clés : *Afrique noire, Amérique latine, colonisation, crise du mythe de l'Occident, futur local.*

Summary

With colonization, the Spanish and French colonial powers imposed something totally different on the peoples of Black Africa and

Hispanic America, who were at a stage of their own culture, experience and history. This aggression, which served to negate the local cultures of these two sub-continentes, was sold to them with a promise: we are Progress, imitate us and you will know prosperity, abundance and civilization. This myth of the civilizing West is tending to collapse today, with the image of the West as a chaos-maker and the LGBT (Lesbian, Bisexual, Gay and Transgender) propaganda of recent years. In this moment of great reversal of acquired situations, when the West ceases to be a model and seems to be losing its monopoly on the good, the other peoples of the world want to preserve their identity, by remaining who they are. This return to history means that people themselves are taking back control. This study is based on a qualitative analysis of oral, written and digital sources, with a view to providing answers to the questions raised. With this in mind, it analyzes the ways in which these peoples have taken control of their destin. So, before showing the limits of the colonial dream and then highlighting the potential seeds of change for a local future, we will define the concept of "return to history".

Key words: *Black Africa, Latin America, colonization, crisis of the Occident myth, local future.*

Introduction

L'une des grandes escroqueries de l'histoire fut le mythe de la violence rédemptrice. À travers l'agression culturelle, les puissances colonisatrices disaient apporter aux peuples colonisés la civilisation, la culture. Or, ce processus a plutôt permis de nier les cultures locales. Dans la colonisation, la religion locale est devenue une superstition ; la culture, un folklore et la langue, un patois. Sur ce cimetière culturel, les puissances coloniales ont imposé leur culture et leur tradition. Il s'agissait de soumettre le peuple colonisé à des rapports capitalistes qui correspondent aux intérêts économiques du pays colonisateur. Ces rapports à l'autre, c'est-à-dire au colon, ont fait perdre aux peuples colonisés leur perception autocentrée. Ils cessent de se voir en tant que Centre du monde. Désormais, la

perception de la centralité, au regard du rapport d'inégalité et de domination, va être porter sur le colonisateur qui devient dès lors le Centre et le colonisé, la périphérie (Grataloup, 2004 ; Lebrun, 2022).

Dans la situation coloniale, il y a eu un délitement culturel et un renversement de perspectives qui ont fait du pays colonisateur le meilleur des mondes. C'est-à-dire, un lieu où la population se distingue par sa qualité de vie, un espace disposant de grandes capacités de recherche et d'innovation, de production et d'auto-développement, en un mot de possibilités. Cet imaginaire colonial requière aujourd'hui un changement de paradigme pour un retour à l'histoire, aussi bien en Amérique latine qu'en Afrique noire. Que signifie retourner à l'histoire ? Quelles pourraient être les modalités de ce retour ? Sur quoi se fonderait-il ? L'objectif de cette étude est de montrer que ce retour à l'histoire est possible si dans les anciennes colonies, sur les deux sous-continent, on renoue avec l'esprit d'initiative au profit d'un futur local. Il se fonde sur l'hypothèse qu'un retour à l'histoire ou à une centralité retrouvée dans les ex-colonies en Amérique latine et en Afrique noire, ne peut se faire qu'avec une capacité d'initiative, gage de l'autonomisation et de l'auto-développement. Dans le cadre de la réalisation de cette étude, nous avons eu retour à une méthode qualitative. Elle est fondée sur l'analyse des sources orales, écrites et digitales en vue d'apporter des éléments de réponses aux différentes préoccupations soulevées par la problématique.

Ce travail s'articule autour de trois principaux axes. Avant de montrer les limites du rêve colonial et mettre par la suite en lumière les germes de l'auto-développement dans le contexte socio-économique et socio-culturel des deux sous-continent, nous allons mettre l'accent sur l'approche conceptuelle et définitionnelle du « retour à l'histoire ».

1/ Du concept de « retour à l'histoire »

Bien que diverses définitions de l'histoire aient déjà été données, on pourrait en proposer bien d'autres : l'histoire est la mémoire des hommes ; le réservoir de leurs vécus et de leurs expériences, jugés dignes de mémoire ; c'est le monde écrit, la discipline et la méthode qui permettent d'élaborer et de transmettre la mémoire du temps. Comme le disait Alphonse de Lamartine : « *L'histoire est au peuple ce qu'est la faculté du souvenir aux individus, le lien d'unité et de continuité entre notre être et notre être d'aujourd'hui, la base en nous de toute expérience et, par expérience, le moyen de tout perfectionnement* » (Lamartine, 1864). L'histoire donne aux individus la conscience d'appartenance et est le ciment de l'unité d'un peuple. Cette importance capitale de l'histoire a été aussi relevé par Cheikh Anta Diop. Selon lui, « *Le rôle de l'histoire dans l'existence d'un peuple est vital. L'histoire est l'un des éléments qui permettent la cohésion des différents éléments d'une collectivité. Sans la conscience historique, les peuples ne peuvent être appelés à de grandes destinées* » (Anta Diop, 1957).

Connaître son histoire, c'est se connaître soi-même. Autrement, c'est savoir qui nous sommes, pour en bonnes perspectives de l'avenir, décider de ce que nous voulons faire de ce que nous sommes. En d'autres termes, la connaissance de l'histoire permet d'évaluer les enjeux de son temps et d'ouvrir le champ des possibles pour forger de nous-mêmes le futur que nous souhaitons. Il faut connaître son histoire pour d'une part, en assurer la continuité et d'autre part, ne plus la revivre. Un peuple doit être acteur de son histoire. Or, pour en être l'acteur, il faut d'abord la connaître. On ne peut pas continuer une histoire qu'on ignore. En cela réside la continuité historique de la vie d'une nation.

L'histoire, au service de nous-mêmes, se veut critique et évaluée. Elle n'est ni un enfermement, c'est-à-dire une

historicité excessive, ni un rejet de tout ce qui se rapporte au passé. L'histoire, parce qu'elle relève des sciences humaines, doit nous donner une meilleure connaissance de nous-mêmes, de ce passé qui nous constitue. Elle est une connaissance réflexive qui nous confronte à nous-mêmes, nous fait prendre conscience de nos imperfections et capacités. L'histoire est le fil de nos actions et progrès. Comme l'a écrit Nietzsche : « *L'homme qui pense, qui réfléchit, compare [...], acquiert la force d'user du passé pour la vie présente et de faire de l'événement à partir du révolu : mais qu'il y ait excès d'histoire, et il cesse d'être* » (Nietzsche, 2015). C'est dire que la connaissance du passé, nous amène à nous rendre compte de nos erreurs, nous recommande la prudence dans nos choix présents et reste un levier de décisions, de création de valeurs nouvelles.

L'histoire est souvenir et mémoire, mais aussi avenir et devenir. Elle est la matrice de l'existence humaine, le véritable indice de l'humanité. Elle est critère et repère, origine et destinée. L'histoire se caractérise par l'idée d'unicité qui fait qu'au niveau de chaque événement, il y a toujours un avant et un après, ce qui lui donne un caractère irréversible. Chaque peuple doit contribuer à écrire l'histoire, en être protagoniste pour y « entrer ». En d'autres termes, passer à la postérité, sortir de l'anonymat en accomplissant de hauts faits historiques, en un mot prendre le pari sur l'avenir. Nos actions font l'histoire et de celles-ci, elle reçoit son sens. Cela veut dire cessez d'être ou ne plus être à la périphérie de l'histoire pour y jouer un rôle central. Cette histoire orientée vers un futur qui signifierait le progrès, parce que linéaire et cumulative, a amené le président français Nicolas Sarkozy à dire que :

Le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire. Le paysan africain, qui depuis des millénaires, vit avec les saisons, dont l'idéal de vie est d'être en harmonie avec la nature, ne connaît que l'éternel

recommencement du temps rythmé par la répétition sans fin des mêmes gestes et des mêmes paroles (Sarkozy, 2007).

Pour entrer dans l'histoire, il ne faut en perdre le fil. Or, chez les peuples colonisés, il y a eu l'intermède de l'agression coloniale. Dans cette perspective, « Entrer dans l'histoire », serait d'abord, reprendre le fil de sa propre histoire, non pas dans le sens d'un déni de l'histoire coloniale, vu le caractère irréversible de l'histoire et de son unicité, mais retrouver sa capacité d'initiative. Reprendre le fil de son histoire, ce n'est pas en avoir la maîtrise complète, c'est comme le dit Koselleck, c'est répondre « *de l'incommensurabilité entre l'intention et le résultat (...) qui confère à la formule "faire l'histoire" un sens profondément authentique* » (Koselleck, 1990).

Il faut créer soi-même son histoire et en être responsable, d'où tout l'enjeu et le défi de la liberté, des voies et chemins que nous empruntons pour y arriver. Il faut passer du sentiment d'être dans l'histoire à la raison d'être dans l'histoire et au pouvoir, même de devoir de l'être, volontairement et en toute conscience. Il ne faut pas subir l'histoire. Il ne faut pas chercher des réponses ailleurs, importer ses solutions, mais plutôt se donner à soi-même ses réponses en s'inspirant peut être de l'expérience des autres, mais des solutions sur mesure. L'histoire des vaincus d'hier ou des peuples ex-colonisés ne doit plus être marquée par le regard et les intérêts des vainqueurs ou des puissances colonisatrices. L'histoire a pour mission première l'établissement des faits. Elle révèle ce qui est caché ou que l'on cherche à cacher.

Dans cette perspective, retourner à l'histoire en Afrique noire et en Amérique latine, c'est questionner l'histoire officielle, cette histoire qui très souvent ne révèle pas mais ensevelit, occulte la mémoire des victimes, des perdants et des humiliés. Un exemple est l'histoire des peuples oubliée des manuels scolaires. L'histoire des peuples dépouillés de tout au cours du processus

colonial, est une énergie libératrice. Elle offre une représentation du monde qui conditionne le présent et détermine l'avenir. *« Donner la parole aux groupes marginalisés, étudier leur histoire, est un acte éminemment politique. C'est leur reconnaître une place non seulement dans le passé mais aussi dans la société actuelle et dans son devenir »* (Marthoz, 2000). L'histoire des vaincus, des peuples amérindiens ou africains subsahariens est non seulement aussi légitime mais tout aussi nécessaire à la compréhension du monde, à la création culturelle et à l'édification de la société.

Retourner à l'histoire, c'est lui assigner des objectifs plus ambitieux. L'histoire ne doit pas servir à préparer et à justifier les guerres, mais être un instrument au service de la paix, de la créativité et du développement. Cette histoire répond à l'éthique de vérité et au principe d'humanité. C'est l'histoire au pluriel qui combine celle des vaincus et des vainqueurs, qui n'est pas celle des seuls historiens, mais des journalistes d'investigation, des anthropologues, des ethnologues et des sociologues, car la véritable malédiction des victimes d'hier, c'est celle d'un récit séquestré et trahi qui serait synonyme d'emprisonnement. Les vaincus doivent trouver, dans leurs « sources les plus vieilles, les plus juvéniles énergies » (Marthoz, 2000).

2/ Les limites du rêve colonial

Pour connaître les limites de la colonisation, il faut savoir ses objectifs. Selon le philosophe camerounais Marcien Towa, le principal but de la colonisation est d'amener le colonisé à intégrer l'empire colonial (Towa, 1971 : 39), à s'eupéaniser afin d'être in-colonisable parce que, désormais semblable au Blanc, au colon. Pour y parvenir, il fallait nier la culture du colonisé, mettre en question son être. C'est cette agression culturelle qui donne au crime du colonialisme un caractère spécifique et exceptionnel dont parle ici le président algérien

Abdelaziz Bouteflika lorsqu'il dit : « *La colonisation a réalisé un génocide de notre identité, de notre histoire, de notre langue, de nos traditions...* » (Bouteflika, 2006). C'est d'ailleurs ce qu'a reconnu Nicolas Sarkozy, président de la république française, dans son discours de Dakar du 26 juillet 2007 :

Les Européens sont venus en Afrique en conquérants. Ils ont pris la terre de vos ancêtres. Ils ont banni les dieux, les langues, les croyances, les coutumes de vos pères. Ils ont dit à vos pères ce qu'ils devaient penser, ce qu'ils devaient croire, ce qu'ils devaient faire. Ils ont coupé vos pères de leur passé, ils leur ont arraché leur âme et leurs racines. Ils ont désenchanté l'Afrique Ils ont eu tort (Sarkozy, 2007).

C'est ce constat légitime qui a amené le président tchadien Hissène Habré à se demander :

Pourquoi le monde occidental, et de façon parfois choquante, veut imposer à tout le monde son système ? Nous sommes en droit de nous poser cette question. Et vous, vous êtes vous-même en droit de vous poser à vous-même cette question. Pourquoi vous nous dites ce qui est bon pour nous et bon pour vous, alors que toute l'histoire est là ! L'occident n'a jamais été un modèle de liberté et de démocratie. Soyons sérieux ! Vous nous avez toujours écrasés dans l'histoire. Depuis la traite des nègres, qui a fait entre 200 ans et 500 millions de déportés, de morts, la colonisation qui a été une tragédie terrible pour l'Afrique, aujourd'hui le néo-colonialisme pour nous dominer sur tous les rapports : économiques, culturels, politiques, diplomatiques et militaires (Bamako.com, 2021).

Au regard des épreuves subies par l'Afrique, qui n'ont d'égales nulle part ailleurs, vu que l'Afrique noire est la seule à avoir à la fois connu l'esclavage et la colonisation, aujourd'hui le combat

doit être celui de l'humanité, de la dignité. C'est ce que souligne ici, le président Gbagbo Laurent :

L'Afrique est une terre qui a subi tellement d'épreuves. Je ne sais pas si dans le monde, il y'en a qui ont subi autant d'épreuves que nous. Les juifs aussi ont subi beaucoup d'épreuves, mais nous les noirs africains, tout le monde s'est assis sur nous. Esclaves, esclaves de maison, esclaves de la traite négrière, colonisés, torturés culturellement, et parlant les langues des autres, tout ça, décolonisés. C'est ça qu'on appelle la dignité. Quand tu passes, il faut qu'on sache au moins que c'est un homme qui passe, c'est tout. (...) c'est tout ce que nous voulons, c'est tout ce que nous recherchons. On ne cherche pas à dominer ceux qui nous ont dominé hier, à nous venger d'eux, à faire ceci, non non non, on veut qu'on reconnaisse que nous sommes des hommes, au même titre que les autres. Mon combat, c'est pour la dignité, pour qu'on efface les traces de la colonisation, les traces de l'esclavage, les traces de la chicotte (Adanle, 2017).

Quand on parle de l'Afrique en tant que terre colonisée, il ne faut pas oublier le continent qui a servi de laboratoire d'expérimentation du système colonial : l'Amérique et plus particulièrement l'Amérique latine. Le sous-continent a connu trois siècles de colonisation entre le XVème et le XIX ème siècles. La conférence de Berlin sur le partage colonial de l'Afrique n'intervient qu'après les indépendances de la grande majorité des pays latino-américains, entre 1884 et 1885. La grande différence entre le colonialisme en Amérique et en Afrique, c'est qu'en Amérique, il y a eu une colonisation de peuplement et en Afrique, hormis l'Afrique du sud, d'une manière générale, la colonisation fut une colonisation d'exploitation.

Cependant, dans les deux cas, le résultat des luttes libératrices a été le même : une indépendance sans décolonisation. En Amérique, on parle d'indépendance sans décolonisation, parce que les créoles, descendants des colons espagnols, à l'origine des guerres d'indépendances vont, après ceux-ci, détenir le pouvoir politique. En Afrique noire, on pourrait aussi parler d'indépendance sans décolonisation, parce que les indépendances furent négociées à la condition du colonisateur. Ce qui leur permit de partir, sans être parti, d'être présent autrement et de conserver leurs intérêts. Ce maintien sous domination appelée néo-colonisation, paraît plus prononcé en Afrique francophone avec les bases militaires française, le franc CFA et autres accords de coopérations d'avant les indépendances.

La grande différence, c'est que, au-delà d'une indépendance sans décolonisation, les États latino-américains vont subir de plein fouet l'impérialisme étatsunien. C'est ce qui a amené d'ailleurs l'ex-président du Mexique, Porfirio Díaz, de 1876 à 1910, à prononcer cette phrase encore d'actualité aujourd'hui : « Pauvre Mexique, si loin de Dieu et si proche des États-Unis ». Derrière la rhétorique monroenne d'une « Amérique aux Américains », se cache l'impérialisme nord-américain. Cela a amené le président cubain Miguel Díaz-Canel à se demander : « l'Amérique pour quels américains ? » (Díaz-Canel, 2023). Lorsqu'on demande à un cubain qui il est, il répond toujours je suis cubain. Il en est de même pour les colombiens, les mexicains, les vénézuéliens, etc. Cependant, lorsqu'on pose la même question à un ressortissant des États Unis, il répond : « je suis américain ». Derrière cette réponse, il y a une vision expansionniste.

Sur les deux continents, c'est-à-dire en Amérique latine et en Afrique subsaharienne, la colonisation, le néo-colonialisme ou l'impérialisme, ont été des facteurs d'aliénation culturelle, de

de-personnification et de zombification dont l'une des conséquences actuelles est la migration en situation irrégulière. A travers la colonisation, les pays occidentaux ont imposé aux peuples colonisés qui fonctionnaient auparavant selon d'autres logiques, des rapports capitalistes visant à installer une économie extravertie dans laquelle les « périphéries », c'est-à-dire les colonies fonctionnent économiquement au service des « centres » ou des métropoles. Cette centralité occidentale, construite au détriment de la périphérisation des autres peuples soit par l'esclavage, soit par la colonisation ou l'impérialisme, est à l'origine de sa logique de toute puissance. C'est d'ailleurs ce que le philosophe français Jean Jacques Rousseau relève ici lorsqu'il dit :

Le grand défaut des Européens est de philosopher toujours sur les origines des choses d'après ce qui se passe autour d'eux. Ils ne manquent pas de nous montrer les premiers hommes habitant une terre ingrate et rude, mourant de froid et de faim, empressés à se faire un couvert et des habits. Ils ne voient partout que les neiges et les glaces de l'Europe sans songer que l'espèce humaine, ainsi que toutes les autres, a pris naissance dans les pays chauds et que sur les deux tiers du globe l'hiver est à peine connu. Quand on veut étudier les hommes, il faut regarder près de soi, mais pour étudier l'homme il faut apprendre à porter sa vue au loin ; il faut d'abord observer les différences pour découvrir les propriétés (Rousseau, 2019).

Cette perception autocentrée selon Jean Paul Sartre, a donné lieu à une sorte de « Constitution du mépris » (Sartre, 1958). La colonisation a établi le rapport à l'autre, au colon. Par ce rapport, les peuples colonisés ont perdu leur perception autocentrée. Ils ont cessé de se voir comme le Centre du monde. Cette perception, au regard du rapport d'inégalité et de domination, va être porter sur le colonisateur qui devient dès lors le Centre et le

colonisé, la périphérie. Dans la situation coloniale, il y eu un délitement culturel et un renversement des perspectives qui ont fait du pays colonisateur le meilleur des mondes, un lieu où la population se distingue par sa qualité de vie, un lieu disposant de grandes capacités de recherche et d'innovation, un lieu avec plus de capacités de production et d'auto-développement, en un mot un espace de possibilités. Le mythe de l'Occident, de sa puissance technologique et de son modèle économique, savamment véhiculé par l'école, sont encore loin d'apporter des réponses convaincantes aux problèmes des pays du sud.

Cette situation aujourd'hui amène ces pays à vouloir « *se retrouver* », à repenser leur marche vers le développement selon des valeurs considérées comme authentiquement locales. Il s'agit ici de promouvoir une révolution à la fois technique et culturelle capable de triompher des aspects matériels et spirituels du sous-développement.

3/ Les germes d'un futur local

Aujourd'hui, la Méditerranée a été ces dernières années la voie maritime la plus meurtrière pour les migrants. Des milliers de migrants y ont trouvé la mort en tentant de la traverser pour gagner les côtes européennes. Malgré les morts, le durcissement des politiques migratoires dans le monde, principalement en Europe et aux États-Unis et la tendance globale à la criminalisation de l'immigration « illégale », nombreux sont ceux pour qui cela vaut encore le coup de tenter sa chance, d'affronter une mort probable afin d'assurer sens et dignité à sa vie. On assiste au même phénomène en Amérique latine avec la traversée par les migrants du Darien Gap, forêt montagneuse entre la Colombie et le Panama, appelée aussi l' « enfer vert » ou avec « la bête / train de la mort ». Des milliers de jeunes qui tentent coûte que coûte d'aller, soit en Europe, soit aux États unis. Cette jeunesse sur les deux sous-continent qui semble, par

son importance, être un problème, peut être un véritable atout pour le développement local.

En Afrique subsaharienne plus de 400 millions de jeunes ont l'âge compris entre 15 et 35 ans. On dit même de sa population qu'elle est la plus jeune au monde (Limam, 2021). Dans une moindre mesure, c'est aussi le cas en Amérique latine où dans la grande majorité des pays latino-américains, le groupe de jeunes est prédominant. On estime qu'en 2025, les jeunes adultes entre 20 et 39 ans, seront 211,6 millions, et ceux de moins de 20 ans, 211,2 millions. A cette jeunesse, il faut lui trouver du travail. Or l'on se rend compte que la croissance sur les deux sous-continent ne produit pas des emplois. Cette croissance sans emplois, amène à considérer cette jeunesse comme un problème. C'est d'ailleurs, ce que l'on observe avec le phénomène migratoire. Cependant, cette jeunesse montre qu'en Afrique noire tout comme en Amérique latine, il existe un fort potentiel de développement de la créativité et de développement d'une jeunesse entreprenante. La puissance démographique participe à la puissance économique, voire à la puissance tout court (Ighobor, 2023). Pour comprendre cette dimension démographique de la puissance d'un pays, écoutons Éric Zemmour :

En 1900, il y avait 100 millions d'habitants dans toute l'Afrique. A l'époque, l'Europe, c'est 400 millions. Aujourd'hui, c'est 1.5 milliards, demain, c'est 2 milliards, en 2050, 2.5 milliards d'africains en un siècle et demi. Et nous nous sommes restés à 400 millions. Donc le rapport de force s'est inversé. Il y avait 4 européens pour un africain. Il y a désormais 4 africains pour un européen. Dernier élément, quand il y avait 4 européens pour un africain, qu'est-ce que nous avons fait. Nous avons colonisé l'Afrique. Quand il y a désormais 4 africains pour un européen,

qu'est ce qui se passe, l'Afrique colonise l'Europe
(Zemmour, 2023).

Ces propos non seulement montrent l'importance de la puissance démographique mais aussi permet de comprendre l'angoisse européenne de la rhétorique de limitation des naissances en Afrique, avec des théories écrans comme celles de la « libération » de la femme qui serait réduite à la fonction reproductrice en Afrique, du « grand remplacement » et du droit des minorités avec la propagande LGBT des dernières années.

L'immigration, par son caractère massif, est le signe du dynamisme du développement démographique en Afrique et en Amérique latine. L'immigration est aussi la preuve que la jeunesse en Afrique noire et en Amérique latine, ne croit plus, elle-même en son propre futur au plan local. Cet état d'esprit chez les jeunes dans les anciennes colonies, témoigne non seulement d'une population atteinte dans sa capacité d'initiative, mais aussi et surtout de ce que les « indépendances » n'ont pas pu mettre fin à la dépendance, à la relation de dominants à dominés, de centres à périphéries. Il faut donc sortir du moule colonial d'hommes périphériques. Les jeunes, en Afrique noire et en Amérique latine, sont dotées d'énergie, de créativité et de talents nécessaires au développement de leur continent, il suffit seulement qu'on leur en donne la possibilité. Parler de la création d'un monde de possibilités, c'est définir un écosystème social, économique et politique, capable d'amener cette jeunesse à renouer avec sa capacité à croire en son intelligence, en sa capacité intellectuelle à créer, à innover et à transformer son environnement immédiat.

Les États, sur les deux sous-continent, doivent être des lieux qui offrent des perspectives, des espaces où il est possible de « se chercher », de se réinventer, de réorganiser son existence, d'aller au bout de soi, de se surpasser. Pour donc mieux capitaliser le potentiel démographique, il faut deux conditions : d'une part, il

faut des dirigeants qui ont compris leur mission et qui savent qu'ils doivent gouverner par l'exemple, et d'autre part, des gouvernances qui libèrent les énergies et les compétences afin de favoriser le développement humain. Dans un premier temps, cela signifie qu'il faut les hommes qu'il faut à la tête des États en Afrique noire et en Amérique latine, c'est-à-dire des hommes qui incarnent et garantissent les valeurs intellectuelles, culturelles, spirituelles et morales de sa société. En outre, comme le souligne François Asselineau, homme politique français, fondateur et président de l'UPR (Union Populaire Républicaine) :

Un chef d'État ou un chef de gouvernement, normalement, c'est quelqu'un qui a compris, par une longue expérience, l'extrême exigence de ce qu'est le fait d'être à la tête d'un Etat, le fait qu'on doit défendre bec et les intérêts de ses concitoyens, de sa population. (...). Un chef de l'Etat ou un chef de gouvernement, c'est quelqu'un qui à tout instant, doit se dire que tous les regards des médias sont braqués sur lui et qu'en lui, des millions de gens portent l'espoir d'être défendus, protégés (Asselineau, 2023).

Être un bon chef d'État ou de gouvernement, c'est avoir de l'autorité, c'est gouverner d'en-bas. Cela signifie être un dirigeant qui a la capacité de se faire accepter et de faire accepter des décisions sans violence, sans coercition et sans argumentation à n'en plus finir. C'est également quelqu'un dont la parole comporte assez de vérité, un homme qui a suffisamment de force, pour ne pas être obligé de l'utiliser ou qui ne soit pas obligé de raconter des histoires. En somme, c'est gouverner parce qu'on a une autorité reconnue. Cela signifie, avoir des éléments de connaissance, des éléments d'expérience qui forgent sa modestie.

Dans un deuxième temps, il faut d'un côté, promouvoir la santé, l'éducation, la protection sociale et de l'autre, la recherche

scientifique. Pour ce faire, il faut revoir le système scolaire hérité de la colonisation. Cette dernière a créé l'école pour former les auxiliaires de l'administration. Aujourd'hui encore, la grande majorité des jeunes que l'on soit en Amérique latine ou en Afrique noir, continue d'aller à l'école avec cette culture qui consiste à se dire : « je vais à l'école, j'acquière mes diplômes et je travaille dans l'administration ». Cette mentalité de fonctionnaire est l'un des handicaps du développement, en ce sens qu'elle est symptomatique de la crise de l'esprit d'initiative. Restituer cet esprit à la jeunesse, c'est non seulement lui permettre d'acquérir les formations les plus pointues mais aussi leur insuffler cette mentalité d'innovation permanente, de créativité et d'entrepreneuriat. Ce capital humain dès lors pourra constituer un véritable levier de développement, parce que désormais capable de transformer les ressources naturelles, humaines et culturelles. C'est ce qu'annonçait déjà quelques années plus tôt le premier président ivoirien Félix Houphouët-Boigny :

Nous leur demandons de nous aider à former nos cadres. On parle de transfert de technologies. Nous refusons ce terme. On n'a jamais transféré la technologie. On n'en a pas transféré au Japon. On forme les cadres techniques, scientifiques qui surplace transforment leurs matières premières. Alors voyez-vous, nous sommes extrêmement patients, mais des patients actifs. On peut retarder le progrès, on ne peut pas supprimer le progrès. Nous avons la certitude que dans 20 ans, 30 ans, 40 ans, au plus. Qu'est-ce que 40 ans dans la vie des peuples quand le monde compte des milliards d'années d'existences. Nous aurons des hommes capables de transformer nos matières premières. En ce temps là quand nous auront à discuter du cours de l'acier et non pas de minerai de fer, alors il aura un langage qui sera compris, le langage de l'intérêt commun (Afrikmoon, 2020).

L'Afrique est l'un des continents les plus riches. On parle même de la malédiction des ressources, étant donnée la richesse des pays et la grande pauvreté des populations qui y vivent. Comme l'Afrique, le sous-continent latino-américain est tout aussi riche. « *L'Amérique latine, vous savez la situation qui prévaut dans cette partie du monde. L'Amérique latine est aussi victime de l'exploitation des mêmes groupes* » (Afrikmoon, 2020). L'exploitation du sous-sol latino-américain est plus ancienne et date de la période coloniale. Elle a commencé, il y a plus de 05 siècles, depuis le XV^{ème} siècle. Or au niveau africain, le sous-sol n'est pas encore suffisamment prospecté.

Conclusion

La colonisation a placé les peuples des deux sous-continentes dans un moule de périphérisation culturelle, intellectuelle, spirituelle, morales, en un mot social, voire sociétale. Retourner à l'histoire, c'est ici se re-humaniser, renouer avec ses facultés humaines, réfléchir, raisonner, trouver les voies et moyens permettant de transformer son environnement. Il faut aujourd'hui comprendre que le problème des peuples colonisés, ce n'est pas la pauvreté matérielle. Le véritable problème, c'est la crise de l'initiative. Les européens, les colonisateurs d'hier, les occidentaux, en faisant croire aux autres, aux peuples colonisés qu'ils sont la mesure du bien, ils ont réussi, en niant les cultures locales, à les amener à douter de leur capacité à innover, à créer et à transformer. De nos jours, il convient cependant, de faire observer que la mondialisation des connaissances, des intelligences et des savoir-faire, constitue un véritable levier de changement. Ce changement doit s'appuyer sur deux paramètres : dans un premier temps, des dirigeants qui ont compris leur mission et qui sont capables d'éclairer, de persuader et de déterminer leur peuple à des actions porteuses de développement ; dans un deuxième temps, des hommes bien

formés avec une grande capacité à innover. Pour y parvenir, il faut définir de nouveaux paradigmes, faire du citoyen, en lieu et place de l'État, la clé de voûte du développement, et de la démocratie non pas un produit d'importation, mais plutôt l'expression de l'auto-détermination des peuples ex-colonisés.

Références documentaires

ADANLE Angèle M. 22 Novembre 2017, Marché d'esclave en Libye : et si Laurent Gbagbo avait raison ? *Benin web TV* disponible sur : <https://archives.beninwebtv.com/>, consulté le 08/08/2023

ASSELINÉAU François, 25 avril 2023, Pourquoi cet étalage de blancs-becs en Occident ? UPR TV, durée : 53mn45s, disponible sur : <https://www.youtube.com/>, consulté le 14/08/2023

AFRIKMOON, 29 octobre 2020, Discours intemporel de Félix Houphouët-Boigny sur les prix des matières premières agricoles africains, durée de la vidéo de 10mn 17s, mis en ligne par Lucarne disponible sur : <https://www.facebook.com/afrikmoon.net/>, consulté le 12/08/2023.

BAMAKO.COM, L'ancien président tchadien, feu Hissène Habré, à propos de l'Occident, disponible sur : <http://news.abamako.com/>, consulté le 08/08/2023.

BOUTEFLIKA Abdelaziz, 18/04/2006, Bouteflika rallume la, document d'Archive, *Le Parisien*, disponible sur : <https://www.leparisien.fr/>, 07/08/2023

CHEIKH ANTA Diop, juillet-août 1957, « Civilisation africaine », in *Horizons*.

DIAZ-CANEL Miguel, 26 mai 2023, interviewé par Aliana Nieves correspondante de RT en espagnol, dans *La Grande Interview*, La Havane, disponible sur : <https://francais.rt.com/>, consulté le 10/08/2023.

GRATALOUP Christian, 23 décembre 2004, Centre/ Périphérie, *Hypergéô*, disponible sur : <https://hypergeo.eu/>, consulté le 30/06/2023 ; Nicolas LEBRUN, octobre 2022, « Notion en débat : centralité », *Géo confluences*, disponible sur : <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/>, consulté le 29/06/2023.

KINGSLEY Ighobor, mai 2023, Jeunesse africaine : bombe à retardement ou opportunité à saisir ? *Afrique Renouveau*, disponible ; <https://www.un.org/>, consulté le 12/08/2023.

KOSELLECK Reinhart, 1990, « Du caractère disponible de l'histoire », in *Le Futur passé*. Contribution à la sémantique des temps historiques, trad. par Jochen Hoock et Marie-Claire Hoock Paris, Éditions de l'EHESS, p. 233-247.

LAMARTINE Alphonse de, 1864, Qu'est-ce que l'histoire, Antar, Avant-propos, I, disponible sur : <https://www.espacefrancais.com/>, consulté le 02/07/2023.

LIMAM Zyad, 2021, Une jeunesse en Chiffre, *Afrique Magazine*.

MARTHOZ Jean-Paul, février 2000, L'histoire confisquée de l'Amérique latine, in *sources*, N°120, disponible sur : <https://unesdoc.unesco.org/>, consulté le 09/07/2023.

NIETZSCHE Friedrich Wilhelm, *Seconde considération inactuelle* : « utilité et inconvénient de la connaissance historique pour la vie », Createspace independant publishing plate form, 2015, 80 p. (chapitres 1, 2 et 3 : sur l'histoire « monumentale », « antique » ou « critique »).

ROUSSEAU Jean-Jacques, janvier 2019, *Essai sur l'origine des langues*, Philosophie, Chapitre VIII : Différence générale et locale dans l'origine des langues.

SARKOZY Nicolas, 09 novembre 2007, Le discours de Dakar de Nicolas Sarkozy, Le Monde Afrique, disponible sur : <https://www.lemonde.fr/>, consulté le 04/07/2023.

SARTRE Jean Paul, 11 septembre 1958, « La Constitution du mépris », *L'Express*. Dans *Situations V*.

TOWA Marcien, 1971, Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle, Yaoundé, Édition Clé.

ZEMMOUR Éric, 25 juin 2023, Entretien chez Omerta, interview par Régis Le Sommier durée de la vidéo : 1 heure 00 mn 28 s, disponible sur :

<https://www.youtube.com/@omertamediaoff>, consulté le 12/08/2023.